

Mailloux, P. et Beaulieu, J. (2006). *Pour élever ses enfants prière de ne pas les rabaisser*. Montréal : Les éditions Publistar, 180 pages

Andrée Quiviger

Volume 36, numéro 1, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1097207ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1097207ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de Psychoéducation

ISSN

1713-1782 (imprimé)

2371-6053 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Quiviger, A. (2007). Compte rendu de [Mailloux, P. et Beaulieu, J. (2006). *Pour élever ses enfants prière de ne pas les rabaisser*. Montréal : Les éditions Publistar, 180 pages]. *Revue de psychoéducation*, 36(1), 249–253.
<https://doi.org/10.7202/1097207ar>

- Mailloux, P. et Beaulieu, J. (2006). *Pour élever ses enfants prière de ne pas les rabaisser*. Montréal : les éditions Publistar, 180 pages

Parmi les nombreuses parutions québécoises qui visent à éclairer et soutenir les parents relativement à leur rôle d'éducateurs, celle de Mailloux et Beaulieu n'est pas la plus rigoureuse ni la plus inspirante. Néanmoins, les auteurs ont l'audace et la perspicacité de défendre le droit qu'ont les enfants d'avoir des parents affectueux, attentifs et intéressés à leur développement, ce qui se traduit essentiellement par une authentique présence parentale au foyer pendant les premières années de la vie infantine. Ils prennent également position quant au rôle habituellement plus déterminant de la mère dans le développement harmonieux du bébé. Ces deux perspectives fondamentales de leur ouvrage méritent d'être honorées.

Grosso modo, le ton du livre est tour à tour courageux quant aux points ci-haut mentionnés, quelquefois instructif, tantôt belliqueux et souvent sarcastique. Cependant, quand on y regarde de près, les attaques des auteurs s'apparentent davantage à celles d'un Dom Quichotte qu'elles ne reposent sur une argumentation solide et convaincante.

Les attaques

Les deux auteurs en veulent entre autres à l'article 43 du Code criminel canadien qui autorise *l'emploi de la force dans une mesure raisonnable pour corriger un élève ou un enfant*. La première mention de leur désaccord aurait suffi plutôt que d'enfoncer le clou quatre ou cinq fois sans suggérer clairement aux parents des manières concrètes d'intervenir pour éduquer les comportements impulsifs de leurs enfants. Ensuite, appuyés sur les réflexions de Laborit, les auteurs fustigent l'amour qui cacherait inmanquablement des attitudes de domination, et ils le condamnent tout particulièrement dans le champ du parentage. On ne doit pas aimer ses enfants (!), on doit leur prodiguer de l'affection, un terme dont l'étymologie subira un traitement des plus fantaisistes. Ce procès inattendu de l'amour surprend d'autant plus que les auteurs se réclament d'Erikson qui fait de l'amour (love) la force psychologique la plus fondamentale de l'âge adulte. Le psychiatre et l'écrivain médical devraient également relire Winnicott qui décrit magnifiquement le lien d'amour qui réunit dans rien moins qu'une symbiose la mère et son nourrisson, à laquelle ils devront progressivement renoncer mais qu'ils doivent à tout prix expérimenter. Les auteurs s'en prennent aussi au *dogme* de l'égalité entre les êtres humains, ce *mensonge monumental* (p. 22). Cependant ils confondent ici l'égalité des droits avec l'égalité des chances, ce qui manque légèrement de profondeur mais crée un moulin à vent pour Dom Quichotte. Parlant de l'égalité des chances, d'ailleurs, les auteurs n'ont pas raison de prétendre que les enfants nés à Westmount jouissent d'emblée de meilleures chances quant à leur développement comparativement aux enfants économiquement défavorisés pour peu, justement, que la qualité de l'amour parental soit pris en compte puisque rien n'indique que les parents fortunés déploient des qualités affectives supérieures. On peut toutefois s'attendre à ce que le développement cognitif des enfants de parents plus instruits

accuse une certaine précocité. Finalement, l'égalité des sexes se voit, elle aussi, vivement contestée comme si l'expression, plutôt que de viser encore l'égalité des droits, signifiait que l'homme et la femme sont identiques et détenaient des rôles interchangeables! Bref, ces guerres de mots, qui ne portent aucun fruit sur le plan du discours et relèvent surtout de confusion sémantique, créent un effet de polémique inutile tout en affichant de la part des auteurs des contenus ou un état des connaissances plus que discutables. En particulier, l'étymologie qui est donnée du terme «affection» (p.81) frise le ridicule. Le terme voudrait dire *faire quelque chose envers une autre personne* : au préfixe latin «a», les auteurs accordent le sens de vers, alors qu'en latin «vers» se traduirait par *ad*; le verbe *factere* voudrait dire «faire», alors que «faire», en latin, se traduit par *facere*; toujours d'après Mailloux et Beaulieu, «tion» serait *un suffixe qui exprime une action* (p. 81), ce qui n'est pas le cas puisque les substantifs *affectio* et *affectus* peuvent également signifier un état physique (par exemple, une affection oculaire). En réalité, (d'après le Dictionnaire étymologique et historique du français- Larousse) *affectus* a été traduit par «affection» pour la première fois par saint Bernard en 1190 pour désigner *une disposition psychologique ou morale* (on est loin de l'action!) ; puis au XIV^e siècle, *affectionner* (de *affectio* ou *affectus*) est devenu synonyme d'aimer. Le Larousse contemporain, quant à lui, traduit «affection» par tendresse qu'il illustre incidemment par l'exemple de *l'amour maternel*. Bref, quand des auteurs sont à ce point dans le champ sur le plan étymologique, ils perdent fortement en crédibilité parce qu'ils paraissent manipuler l'origine des termes en faveur de leurs opinions personnelles. Serait-ce en vertu d'un semblable stratagème qu'ils racontent l'histoire de bébés d'un ancien orphelinat qui dépérissaient jusqu'à mourir malgré une saine alimentation faute d'être tenus dans les bras. En fait, les auteurs qui ne fournissent pas de référence à ce propos s'inspirent tout probablement des recherches de René Spitz menées dans les crèches américaines des années 60 où des enfants souffraient en effet de dépression anaclitique parfois fatale. Ce qu'on oublie de mentionner cependant, c'est que ces bébés mouraient quand ils étaient placés en institution après avoir développé une relation symbiotique satisfaisante avec leur mère, donc ils mouraient de séparation si l'on peut s'exprimer ainsi, ce qui ne revient pas tout à fait au même, *a fortiori* quand on défend comme c'est le cas des auteurs- l'effet néfaste d'un placement en garderie à 9 ou 10 mois. Autrement dit, les auteurs ont manqué une belle occasion de souligner le caractère dramatique de la rupture qu'on inflige aux enfants placés dans un CPE pendant cette période hypersensible. En passant, Margaret Mahler n'est pas psychiatre mais une psychanalyste qui a tout d'abord fait des études de pédiatrie. Cette information se trouve au bout des doigts de quiconque manie l'ordinateur.

Des évidences, des fautes et des opinions discutables

La présentation des idées manque non seulement de rigueur et quelquefois même de fondement comme en témoignent entre autres les éléments ci-haut relevés mais comporte des évidences du style «un bébé mort ne pleure plus» (p. 49), ou «laissé sans nourriture, le bébé mourra» (p. 54), ou encore «ces divers besoins évoluent au fur et à mesure que l'enfant grandit». Des répétitions de passages inefficaces sur le plan des idées confinent également au radotage : l'exemple des

grands-parents qui partent en vacances vers le sud alors que leur fille accouche ne méritait pas qu'on le répète puisque de tels grands-parents prodigueraient probablement un soutien médiocre, sinon néfaste à la parturiente.

En plus d'expressions plus que maladroitement telles que «les filles sont plus rapides que les garçons pour l'acquisition du sphincter anal» (!p.128), on trouve beaucoup de fautes de ponctuation autour du pronom relatif «qui» et des fautes tout court comme «ceux qui s'attendaient à ce que nous **faisions**» (p. 56), «une personne **dont** je ne suis pas en amour» (p. 27), ou «ce qui **obligent**», ou «l'étudiante **prévoie**...» (p.117).

Des affirmations demanderaient également à se voir appuyées par des références solides et dûment citées. S'adresser à un large public ne justifie pas qu'on fasse échec à la rigueur. Par exemple, affirmer que les enfants britanniques retirés des zones dangereuses au cours de la Deuxième Guerre mondiale s'en sortaient mieux s'ils étaient gardés par des membres de la famille vivant à la campagne que par des fermiers étrangers, laisse perplexe. On aimerait connaître l'étude qui en rend compte. D'autre part, il n'est pas évident, comme le psychiatre dit l'avoir lui-même observé (p. 59), qu'une jeune fille de 20 ans a de meilleures chances qu'une femme de 30 ans de déployer une maternité adéquate. Ma propre observation me persuade du contraire et il serait surprenant que la recherche ne se soit pas attardée à la question. Le ramassis d'opinions donne aussi dans la contradiction : relevant une expérimentation menée sur des rates, les auteurs posent la question : «Peut-on comparer les rates dépourvues d'instinct maternel à ce qui se passe actuellement dans notre société humaine? Nous osons répondre oui.». Et un page et demie plus loin : «L'instinct maternel est-il en perte de vitesse? Peut-être que oui, (sic) ou peut-être pas». Comment dès lors faire confiance aux autres propos du livre?

Des contenus essentiels à peine effleurés

Les trois vertus éducatives capitales dans l'esprit des auteurs sont l'affection, l'attention et l'intérêt des parents à l'égard de leurs enfants. Or, quand arrive le moment de les expliciter, non seulement le lecteur reste sur sa faim, mais il n'a presque rien sous la dent. Par exemple, «l'attention sur le plan émotif» se traduit surtout par la manière judicieuse dont les parents laisseront des espaces suffisants à leurs enfants : «quand il marchera, il aura accès à un étage de la maison»! Ce propos soi-disant central qui tient dans une page et des poussières se clôt d'ailleurs sur la négation de la crise d'adolescence. Comme quoi la théorie d'Erikson basée sur huit crises du développement, dont celle de l'adolescence est considérée la plus périlleuse, n'a pas fait l'objet d'une longue étude de la part des auteurs qui, pourtant, s'en réclament abondamment.

Quant à «l'attention sur le plan intellectuel», elle consiste à encourager la lecture! Comment n'avoir pas profité de ce thème pour alerter les parents de l'importance d'écouter leurs enfants, de répondre patiemment à leurs questions, de

les initier à divers secteurs d'apprentissage, de reconnaître leurs initiatives, de leur apprendre à gérer leurs échecs, d'applaudir leurs découvertes de la logique des choses, etc. Bref, on voit mal comment des développements aussi simplistes peuvent prétendre aider les parents à «élever» leurs enfants.

Enfin, on annonce en quatrième de couverture que «les auteurs ont comparé les échelles de développement de Piaget, de Vygotsky, de Freud et d'Erikson, et en ont **extrait un tableau** simple qui se révélera **un outil essentiel** pour tout parent soucieux de comprendre ses enfants et de mener à bien leur éducation». Or ce tableau n'a pas été imprimé si jamais il a été écrit. Tout ce dont on dispose, c'est un tableau qui résume les huit crises établies par Erikson (p. 148), dont les auteurs n'offrent par ailleurs qu'un pâle aperçu *in texto* (p.142-146), ce qui, sous certains angles, confine à la déformation de cette approche psychanalytique du Moi. L'évolution normale d'un enfant suppose en effet qu'il développe un minimum de méfiance, de honte et de culpabilité sans quoi il serait soumis à tous les dangers ou serait dépourvu de conscience morale. Ce qu'essaie de démontrer Erikson, c'est qu'un développement sain permet d'acquérir successivement et dans une plus forte mesure les attitudes de base positives que sont la confiance, l'autonomie (l'enjeu du deuxième stade ne réside pas dans la confiance en soi!), de l'initiative, etc., tout en développant aussi un minimum de méfiance, de honte et de doute, de culpabilité, de sentiment d'infériorité, etc. Présenter ces données en les opposant en termes de réussite ou d'échec ne rend pas justice à la pensée d'Erikson. On peut également s'interroger sur la pertinence de la traduction que font les auteurs de certains concepts eriksonniens tels que «ingéniosité» pour *resolution*, «passage générationnel ou évolution (!)» pour *generativity* et «fierté, satisfaction» pour *integrity*. Finalement, la description de la crise d'identité des adolescents (p. 146) n'a rien d'eriksonnien si elle ne traite pas de sexualité, d'appartenance au groupe, d'idéologie (système de valeurs) ni des interactions socioculturelles. Bref, une bien piètre performance des auteurs dans ce qui fait précisément le cœur de leur propos.

Au passage, on trouvera néanmoins de précieux conseils concernant la pudeur, l'aliénation parentale et les enjeux de la séparation conjugale bien que la distinction radicale que fait Mailloux entre les termes séparation et divorce ne tienne pas : l'un et l'autre termes comportent une distinction d'ordre légal tout en conservant la même signification.

En conclusion

Si ce petit livre défend à juste titre l'importance de l'affection, de l'attention et de l'intérêt parentaux à l'égard des enfants, ces vertus éducatives demeurent traitées de façon bien superficielle, et le texte égare le lecteur dans des marges inutiles, des réflexions mal fondées et une teneur littéraire plutôt quelconque. En fait, il ne fait qu'effleurer les stades de développement du berceau à la vieillesse et encore en malmenant la pensée théorique sous-jacente. Le tout manque de substance et le recours à l'humour ou au sarcasme ne parvient pas à combler les failles du discours. Encore une fois, néanmoins, je salue le courage des auteurs qui mettent sérieusement en question l'abus que les Québécois tendent à faire des CPE et qui

promeuvent la présence active des mères auprès de leurs jeunes enfants. En revanche, je ne les suis pas quand ils leur interdisent d'aimer leurs enfants quitte à les affectionner au sens *de faire quelque chose envers* eux. C'est bien peu pour remplacer les profondeurs que recouvre le terme «amour».

Andrée Quiviger